L'ASSASSIN

—C'est vrai, me dit le morose vieillard, chétif, la tête branlante et clignant des yeux qui larmoyent, c'est vrai, on trouve étrange que je sois si triste avec un air de ne prendre intérêt à rien. J'ai tout ce qu'il faut pour être heureux à mon âge : de petites rentes, une jolie maison dans la banlieue, en briques rouges, et, derrière la maison, un jardin où je pourrais cultiver des fleurs. Il me reste d'anciens amis qui ne demanderaient pas mieux que de venir dîner avec moi une fois la semaine ; au dessert, nous viderions une bouteille de vin d'Anjou, et nous serions joyeux comme un refrain de ces chansons que l'on ne chante plus à présent. Ce serait une bonne vie bien tranquille, bien douce, régulière, à pas menus et comptés, qui ne se dépêche point, de peur d'arriver trop vite. Ah ! mon cher monsieur, elles ne sont pas faites pour moi, la paix, la bonne humeur, où s'accoquine l'égoïsme des autres vieux. Je me soucie peu des roses de mon enclos ; cela me crèverait le cœur de voir des gens rire à ma table ; et il y a deux ans que je dors bien mal, dans mon lit de plume.

—Oui, on me l'a appris, lui dis-je, vous avez éprouvé un grand chagrin, il y a deux ans, quand votre femme est morte.

Il fondit en larmes.

—On ne vous a pas tout appris.

Il ajouta entre des sanglots :

—Vous savez que ma femme est morte ; mais vous ignorez que je l'ai tuée !

J'avais fait un pas en arrière. Il ne vit point, ou feignit de ne point voir ce mouvement de recul.

—Hélas ! je ne suis pas seulement un veuf, je suis un assassin.

Et il me conta son histoire.

—Quoique bien âgés tous deux, nous nous aimions, Bénédicte et moi, si tendrement que cela prêtait à rire. Les jeunes gens, qui sont des étourdis, ne comprenaient pas cette tendresse prolongée, que ne découragaient ni les rides, ni les cheveux blanchissants. D'avoir vieilli ensemble faisait que nous ne pensions pas avoir vieilli ; le peu-à-peu de notre décadence nous avait échappé à cause précisément de notre attention commune, comme on ne s'aperçoit pas de la pousse d'une herbe qu'on ne quitte pas des yeux. Et l'accord de nos vieillissements ne nous eût pas permis de remarquer, elle, le mien, moi, le sien ; les étoffes des meubles anciens ne semblent pas passées dans une chambre où vient la nuit. Nous nous aimions avec les enfantillages des seize ans d'autrefois ; notre long hymen continuait nos fiançailles ; nous n'avions jamais pu prendre l'habitude de nous dire " tu " devant le monde. S'il arrivait dans la petite ville un de ces marchands parisiens qui déballent des étoffes et des costumes à la mode, je ne manquais jamais d'aller faire quelque emplette pour Bénédicte ; quand je rentrais à la maison, les mains embarrassées d'un paquet, les voisins disaient : " Voilà M. Jacquelet qui apporte un cadeau de noces à sa femme. " Eh ! oui, un cadeau de noces, mes bonnes gens. Et c'était quelque colifichet bleu ou rose, parce que le rose et le bleu allaient bien à ses cheveux blonds, qui étaient blancs. Comme nous avions toujours gardé, de notre jeunesse paysanne, la coutume de nous lever matin, on nous rencontrait chaque jour, avant la messe de sept heures, dans les petits chemins autour des parcs des châteaux ou le long de la rivière, sous la saulaie : nous nous tenions par la main, un peu loin l'un de l'autre, avec ce mouvement de bras qu'ont les promis, et qui a l'air d'ébaucher les berceaux futurs. Bénédicte s'échappait quelquefois, d'une allure sautillante, qui nous faisait rire, pour cueillir des marguerites, qu'elle offrait pour apprendre si je l'aimerais toujours. Ah ! le toujours de jadis nous était un bon garant du toujours de demain.

" Pourtant, l'opinion d'une fleur, à l'appui, ne nous semblait pas inutile. C'est ainsi que nous étions ridicules et heureux. Mais, alors, je ne m'apercevais pas de tout ce qu'il y avait de puéril et de fou dans nos joies surannées. M. et Mme Denis jouaient à " Paul et Virginie ; " on avait bien raison de sourire et de nous montrer au doigt. Nous laissions faire. Nous étions trop contents pour nous occuper d'autre chose. C'est depuis qu'il n'est plus que je sens de quoi mon bonheur était fait.

" Bénédicte tomba malade. " C'est grave, " avous le médecin. Et il me dit un nom de maladie, que je ne veux pas me rappeler. Ma surprise fut égale à mon désespoir. Une maladie—dont on meert ! J'étais si satisfait de la vie que je n'avais jamais songé à la mort. D'ailleurs, nous étions trop jeunes. Mais voici qu'un hasard cruel me ramenait dans la réalité, m'obligeait de penser à la douleur, à la vieillesse, aux séparations, au cimetière. Quoi ! cela se pouvait ? elle mourrait, moi vivant ? j'aurais des jours de solitude dans cette chambre où je l'avais conduite, toute rougissante sous le voile des mariées ? des nuits de solitude dans cet alcôve où commença un rêve dont je m'éveillais pour la première fois ? et ce lit, qui avait été nuptial, sera mortuaire ? Je ne voulais pas croire à la possibilité d'un tel désastre ; je n'y croyais pas ; c'était avec des sourires sincères que j'encourageais à la convalescence prochaine ma chère femme, un peu pâle,—elle avait été ainsi, me semblait-il, autrefois, jeune fille, pendant je ne sais quelle fièvre,—ma chère femme, étendue dans un grand fauteuil, près de la fenêtre entr'ouverte, par où entrait le soleil, qui lui faisait plaisir. Mais il arriva une chose affreuse.

" Le mal de Bénédicte se compliqua de souffrances aiguës, intolérables. La voir se tordre dans des convulsions, l'entendre râler comme sous une main qui égorge, c'était plus que je ne pouvais supporter. Le médecin avait fait composer une potion qui, prise d'heure en heure, par cuillerées, calmait les souffrances ; c'était une drogue dangereuse, mortelle pour qui l'aurait bue à haute dose, un poison véritable ; il était spécifié dans l'ordonnance qu'il en fallait user avec le plus grand ménagement. Je tremblais de tout le corps, quand, persuadé par les supplications de Bénédicte, je portais à sa bouche la cuillère pleine, qu'elle aspirait goulûment, dans son désir de paix et de sommeil. Et la maladie, chaque jour, s'aggravait, " Votre femme est perdue, " me dit le médecin, un soir que je l'accompagnais jusqu'à la porte. Je courus au télégraphe ! J'envoyai une dépêche à un docteur de Paris, à un praticien illustre, dont le nom m'était revenu à l'esprit. Quand je rentrai à la maison, Bénédicte était mourante.

" Ce furent deux jours effroyables et deux effroyables nuits ! Bénédicte, dans le lit ! — oh ! dans ce lit — gémissait et hurlait, les ongles à l'endroit de la poitrine où la déchiquetait le vautour du mal intérieur ; et elle s'arrachait de la chair. Je lui prenais les bras ! Je baisais ses ongles sanglants ! Je pense qu'une mère qui a vu râler le dernier né de ses fils peut seule se faire une idée des angoisses que j'ai subies pendant ces moments abominables.

" J'étais en proie à de telles affres, que le désir, tout naturel, d'être à sa place, d'endurer cette agonie à sa place ne pouvait même pas me venir ; car, à me voir souffrir autant qu'elle souffrait, elle eût souffert cent fois plus, oh ! cent fois plus, la pauvre ! A chaque instant, j'envoyais chez le médecin de la ville ; il disait : " Il est inutile que je vienne. Aucun espoir n'est permis. Tout est fini. " A mon dernier message, il répondit : " Qu'on me laisse tranquille. Je n'ouvrirai plus. Mme Jacquelet est morte. " Ainsi aucune illusion ne m'était laissée. C'était vrai. C'était certain. Bénédicte allait mourir. Mourir, dans deux heures, ou dans une heure, avant que la pendule eût sonné : et, déchiré, torturé, impuissant, je regardais ma femme se raidir et bondir sur la couche qui sonnait, défoncée. Tout à coup elle se dressa, se mit sur son séant, et me dit, hagarde :

" J'ai mal ! J'ai mal ! Je ne puis plus supporter ce que je souffre.... Non, c'est impossible, je ne puis plus.... J'ai des morceaux de charbon enflammé dans le cœur et dans la gorge... Je veux bien mourir, mais j'ai trop de mal.... Cela me mord et me mange.... Oh ! je t'en prie puisque je vais mourir, puisque je suis morte, donne.... Ah ! donne, donne-moi...." Elle désignait du regard, de la main, de tout le corps, qui se penchait, la petite bouteille sur la table de nuit, la petite bouteille où était contenue la liqueur mortelle qui souvent l'avait calmée. Je vous le demande ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? Elle souffrait trop, enfin. Je ne pouvais pas la voir souffrir plus longtemps. Je pris la fiole, en tremblant, je l'approchai de la bouche mourante, qui s'y colla furieusement, et qui but, qui but jusqu'au verre tout à fait vide ! Puis Bénédicte retomba sur l'oreiller, après un brusque frémissement, et je tins longtemps entre les miennes sa main tiède encore qui devint froide peu à peu....

" Le lendemain soir, tandis que je veillais la morte, une voiture s'arrêta devant la maison. " Monsieur, dit la servante, c'est le médecin de Paris, à qui vous avez envoyé une dépêche. " Il entra. Il considéra le cadavre avec beaucoup de soin, le tournant, le retournant, le palpant. Puis il s'informa du traitement qu'on avait fait suivre à la malade. La servante désigna la fiole vide sur la table de nuit. Il prit la petite bouteille, la porta à son nez. Il demanda : " Tout entière, en une seule fois ? J'avais tressailli. J'étais debout. Une affreuse pensée me traversait l'esprit. " Oui, tout entière. Bénédicte l'a exigé, " murmurai-je en baissant la tête. Il dit : " Quel est l'imbécile qui lui a fait boire cela ? " Et il ajouta : Il y avait une opération à faire, très facile. Si l'on avait attendu, j'aurais sauvé cette femme. "

Catullé MENDES.

L'Homme à la Pèlerine.

Entre autres amis, j'avais reçu, ce soir-là, Mlle Vaubert et son cousin René Dubrail. Celui-ci, à l'autre bout du salon, interrompant une causerie, s'écria tout à coup :

—Hé ! mon Dieu ! qui peut se vanter de n'avoir pas été, tout au moins une fois, injuste ou cruel dans sa vie ?

J'étais assis auprès de Mlle Vaubert. Cette exclamation la fit tressaillir. Une pâleur inexplicable envahit son beau visage ; son regard fier s'embruma d'une tristesse profonde. Comme pour chasser un obsédant souvenir, elle passa machinalement sa main fine sur ses tempes où ondulaient des mèches déjà grises et, de cet accent fiévreux, en cet élan et ce besoin de confession que provoque l'éveil brusque d'un remords, elle me dit très bas :

—Oui, c'est vrai, oh ! que c'est vrai ! Ainsi moi, dont vous estimez maintenant la douceur bienveillante et l'esprit d'équité, je ne suis devenue bonne qu'après avoir été cruelle.... Ah ! si cruelle !

Et sans me laisser le temps de lui demander l'histoire, elle commença d'une voix saccadée d'émotion :

—C'était sur une plage de Normandie, cinq ans après la guerre. Nous habitions, l'hôtel, ma mère, mon cousin René Dubrail et moi. J'étais toute jeune fille. Je me savais jolie. J'en éprouvais un peu d'orgueil et de hauteur, de la hardiesse aussi. Parmi les pensionnaires de l'hôtel, un seul me plaisait. C'était un homme d'une trentaine d'années, très grand, très beau, dont tous les traits nobles et réguliers exprimaient, en même temps que la force et l'énergie, la plus sombre douleur. Il avait l'allure militaire ; son domestique lui montait ses repas dans sa chambre et il se promenait pensif, toujours seul et toujours revêtu d'une longue pèlerine d'officier. Il ne paraissait connaître et ne saluait personne.

Tout cela me parut étrange et me piqua. Je fis en sorte de me trouver sur son chemin et de lui adresser la parole. Il me répondit à peine et du ton le plus froid. Je crus cependant voir passer un éclair de joie, une lueur douce et charmée en ses grands yeux farouches. Dans une distraction bien jouée, dont ma jeunesse seule excusait le romanesque banal, je laissai tomber mon gant. Sa figure trahit du trouble, mais il s'éloigna de moi sans ramasser le gant.

A partir de ce moment, loin de me témoigner plus de politesse qu'aux autres, il m'évita. Mon seul aspect faisait fuir ce guerrier ! Mon cousin Dubrail s'en aperçut et ne m'épargna pas ses sarcasmes de rival évincé et jaloux. J'affectai moi-même de tourner en plaisanterie l'attitude de celui que nous nommions " l'officier ; " mais j'en étais foncièrement dépitée et blessée.

Deux incidents devaient transformer bientôt ce dépit en antipathie, puis en aversion violente.

—

Un matin, après une courte escapade solitaire, je descendais la falaise derrière une vieille mendiante qui plaisait sous un fardeau de fougères et d'ajonc secs quand, au tournant du sentier qu'ombrageait une haie de tamaris, apparut " l'officier. " De saisissement ou de fatigue, la vieille lâcha le lien dont elle maintenait, par-dessus son épaule, la charge sur son dos. Ajonc et fougères roulèrent sur le sol : elle même s'affaissa. Je m'élançai, je la relevai et lui remis sa botte de broussailles sur le dos avant que " l'officier " eût fait un geste pour la secourir.

" —Ah ! m'exclamai-je dans un accès d'humeur irrépressible, je ne concevais pas qu'un homme pût manquer à ce point d'obligeance. Je n'ai pas de bourse sur moi et jamais je ne l'ai tant regretté. Au moins, faites-moi le plaisir, monsieur, de donner quelques sous à cette malheureuse. "

Sa physionomie trahit d'abord une hésitation pleine d'angoisse. Je crus qu'il allait s'expliquer, s'excuser. Mais cela parut lui coûter trop. Ses lèvres remuèrent, tremblèrent, sans rien articuler : tous ses traits s'endurcirent de nouveau et, dans une obstination farouche de silence, il s'éloigna très vite, sans rien donner.

C'était la première fois que je prisais un inconnu et la première fois qu'on repoussait ma prière. Je rentrai à l'hôtel extrêmement irritée. L'aventure contée à mon cousin, je n'eus pas grand'peine à lui faire partager mon indignation. Il me promit de dire très vertement son fait à " l'officier " dès leur première contre, et dans l'étourderie de ma colère, je l'y encourageai.

Nous fûmes plus d'une semaine sans revoir l'étranger.

" —Il se doute de quelque chose, il a peur ! insinuai-je à René. Et René le croyait. "

Un soir, en dépit d'une rafale violente, nous nous attardions, mon cousin et moi, sur la jetée que sapaient les vagues d'une mer écumante, quand un cri de détresse nous fit accourir vers l'endroit du quai où aboutissait l'échelle de fer fixée dans le mur de granit. " L'officier " se trouvait là et, livide, la face convulsée, il gémissait d'une voix qu'étranglait une atroce anxiété :

" —Là, là, un homme vient de tomber à l'eau....Oui, là, l'homme vient de tomber là ! "

J'eus un mouvement révolté que René saisit et traduisit par une apostrophe virulente :

" —Un homme se noie ? Et vous vous contentez d'appeler en piaffant sur place et en vous lamentant comme une femme ? s'emporta mon cousin en arrachant fébrilement sa jaquette. Vous n'avez même pas l'idée de descendre cette échelle pour lui tendre.... "

Sans même finir sa phrase, René allait s'élancer. Deux matelots le retinrent, tandis qu'un troisième, à plat ventre, la tête et les épaules penchées en dehors du quai, annonçait :

" —Je vois l'homme.... il a pu se soutenir sur l'eau ; il a saisi le barreau de l'échelle ; il va remonter. "

Mon cousin voulait au moins descendre les échelons de fer pour aider le noyé, mais deux matelots le dévancèrent.

Muets, la respiration coupée nous n'attendîmes pas deux minutes. Les deux matelots reparurent l'un derrière l'autre, portant l'homme ruisselant. Tous nous reprîmes souffle dans une exclamation de joie, et tandis que des gens accourus entraînaient les sauveteurs et le sauvé vers le poste de secours, nous nous trouvâmes, René et moi, seuls vis-à-vis de " l'officier ". Dans le crépuscule, son beau visage restait pâle et son corps était encore agité de secousses nerveuses. Cette pâleur et ce tremblement étaient de contraste si choquant avec sa taille, sa force et l'énergie de ses traits que, d'ailleurs très surexcitée par les à coups de cette scène émouvante, je fis un signe, et mon cousin s'approcha et lui dit presque sous le nez :

" —Si je vous savais plus brave, monsieur, ce ne serait pas en paroles que je vous exprimerais le sentiment que m'inspire votre contenance inqualifiable !"

" L'officier " m'avait enveloppée d'un de ces regards singuliers où j'avais d'abord l'impression fugitive d'être attirée, puis repoussée par lui. Sous l'injure, ses paupières battirent, puis se fermèrent, à croire que son cœur, déchiré vif, ce recroquevillait de souffrance. Ses joues ne pouvaient plus pâlir, mais ses lèvres devinrent aussi blêmes que ses joues.

Cependant, il ne répondit rien.

Ce silence m'exaspérait. Dans une confusion de sentiments où entraient de la déception de la colère et de la curiosité, me refusant instinctivement à croire qu'un homme si fort pût être si lâche, je voulus le pousser à bout, et, cinglant " l'officier " du regard et de la voix, je dis à mon cousin :

" —Vous perdriez votre soufflet, René ; monsieur n'aurait même pas le courage, de lever la main pour faire semblant de vous le rendre ! "

—

Je n'eus pas achevé que je frémis et compris l'horreur de mes paroles démentes, rien qu'à voir l'expression bouleversée, tragique de ce visage mâle. Tous les muscles de sa face se convulsèrent dans l'affreux désordre d'une lutte intime. Puis il balbutia, d'une voix que je n'oublierai jamas de ma vie, d'une voix que brisait l'humiliation, d'une voix où les sanglots hoquetaient sans éclater :

" —Je ne suis pas lâche, mademoiselle ; mais, vous, vous êtes cruelle ! Votre animosité cherche à violer un secret qui n'est pas une honte et qui, pourtant, est presque une honte pour moi si fier, si orgueilleux de ma force et de ma vigueur ! Rien ne me coûte plus que d'avouer mon malheur, rien ne me torture plus que d'inspirer de la pitié.... que de vous inspirer de la pitié, à vous, surtout ! Mais vous l'avez voulu. Voici le secret :

Sous-lieutenant du génie en 1870, faisant sauter le pont de Verneuil devant les Prussiens, j'ai eu les deux bras écrasés jusqu'au coude. Dans ma misérable impuissance, je ne puis même pas, pour vous prouver que je ne suis pas un lâche, lever ma pèlerine et vous montrer ces horribles moignons ! "

Un frisson me saisit et me glaça, reprit Mlle Vaubert, dès que l'émotion de ce souvenir poignant lui permit d'achever, et sans même remarquer que son cousin Dubrail se rapprochait et l'écoutait. L'homme à la pèlerine disparut avant que j'eusse retrouvé la force de lui demander pardon, tant j'étais accablée, écrasée, terrifiée de ce que j'avais fait !

—Et c'est moi qui l'expie, fit René Dubrail, dans son sans-gêne d'interrupteur ; car, depuis, ma belle cousine ne m'a jamais permis de lui parler mariage ni jamais pardonné l'injustice et la cruauté.... qu'elle a commises !

UN JOUR A LONDRES.

C'est à Paris que l'envie nous avait pris d'y aller.

—Allez-y nous dit l'homme sans cervelle ; pour moi je ne vous suivrai pas ; je m'arrangerais assez des Anglais, mais je n'aime pas l'Angleterre, — nous nous retrouverons à Boulogne.

Arrivés à Boulogne, nous nous crûmes déjà en Angleterre. Il n'y avait que des hôtels anglais, que des domestiques anglais ; on n'y parlait qu'anglais, on n'y prenait que du thé.

Aimez vous le thé ?

Si vous êtes Anglais, ce n'est pas à vous que s'adresse ma question ; si vous êtes Français, ce n'est point à vous non plus : les Français aiment tout ; mais vous feriez bien de détester cette abominable tisane, si vous êtes Prussien, Autrichien, Saxon, Wurtembergeois, Bavarois ou Badois, Allemand enfin, c'est à dire si vous savez ce que vaut notre bon vin du Rhin.

Le jour de notre départ — c'était un samedi — nous descendîmes pour déjeuner, avant de nous embarquer dans la salle commune de notre hôtel.

Tout en déjeunant, Walter se prit à regretter Paris.

—Pour un étranger, disait-il, il n'y a qu'une ville, et cette ville, c'est Paris. La vie y a quelque chose de si ouvert, de si visible, que partout, et même dans la rue, on peut se croire chez soi. D'ailleurs, les boulevards, les passants, les Champs-Elysées et le Bois, et les files de voitures, et ce million d'habitants toujours en l'air, et la foule sur les trottoirs, et les marchands en plein vent, et le bruit des rues, et les journaux, et les boutiques flamboyantes, et le Palais-Royal, et les Tuileries, et la Colonne,— nous ne retrouverons cela nulle part, même pas à Londres.

—Vous vous trompez, nous dit une jeune et jolie Anglaise qui déjeunait en même temps que nous (et qui, par conséquent, prenait du thé) : Paris danserait dans Londres. A Londres, n'avons nous pas Regent Street et Oxford Street, et le Strand et Piccadilly, etc....., et l'Opéra italien, et Drury-Lane, et Covent-Garden, et Saint-James Park, et Regents Park, etc....., et, pour animer tout cela, au lieu d'un seul, deux millions d'âmes ? Si vous tenez à ne pas vous perdre dans Londres, je vous engage à bien vous y tenir, car vous y serez dans la foule comme une goutte d'eau dans la Tamise. — Allons, ajouta-t-elle, encore une tasse de thé, et, à votre retour, vous m'en direz des nouvelles.

—Miséricorde, dis-je à Walter, je ne m'habituerai jamais à ces noms-là. Le jour où Dieu a confondu les langues, son courroux contre le genre humain devait être bien grand.

En ce moment, la cloche du bateau à vapeur se fit entendre, et nous prîmes congé de notre interlocuteur.

—Bon voyage, nous dit-elle, et elle nous donne sans façon une poignée de main ; ceci nous surprit un peu, mais c'était apparemment dans les mœurs du pays. Bonne et charmante coutume : d'ailleurs, puisque Dieu a fait l'homme et la femme l'un pour l'autre, c'est bien le moins qu'ils se serrent la main quand ils se rencontrent.

Tant que dura la traversée, nous restâmes étendus sur le dos. Nous nous sentions un mal étrange dans l'estomac. Pour nous guérir, on nous offrit du thé !

Enfin, on vint nous dire que nous étions à Londres.

Nous nous laissâmes emballer comme des paquets dans une voiture qui nous conduisit à l'hôtel et nous nous mîmes au lit.

Le lendemain nous étions frais et dispos. Nous demandâmes à déjeuner. On nous apporta du roastbeef, des sandwichs, des muffins, puis..du thé. Dieu merci, cette fois le thé n'était pas seul.

En cassant mon pain, je m'aperçus qu'on nous avait donné du pain dur ; j'appelai le garçon.

—Est-ce que vous n'avez pas de pain frais ?

—Non, monsieur.

Walter avait peine à se rendre compte de cette particularité.

—Car enfin, disait-il, le pain commence toujours par être tendre, et il ne comprenait pas pourquoi on attendait qu'il fût dur pour le servir. Mais il fit réflexion qu'il était venu pour étudier les mœurs du pays, et non pour le corriger, et il écrivit sur ses tablettes : " En Angleterre, il n'y a jamais de pain frais. "

Après déjeuner, nous nous mîmes en route pour voir la ville. Arrivés dans la rue, nous nous y trouvâmes tout seuls : pas une âme, pas un passant, pas une voiture, pas un cheval. Nous allâmes plus loin et d'une rue dans d'autres rues. Mais personne ! Nous avancions dans un désert. Walter se souvenant alors des recommandations de la jeune Anglaise de Boulogne, m'attacha à son bras avec un mouchoir.

Prends garde de te faire écraser, lui dis-je.

Nous avions eu soin de nous munir du "Guide du Voyageur, d'un indicateur des monuments et d'un plan de la ville pour nous retrouver dans les rues.

Nous allâmes voir la tour de Londres : toutes les portes en étaient fermées.

L'idée nous prit de visiter les célèbres bassins (ou Docks) où se tiennent les vaisseaux de toutes les parties du monde : les bassins étaient fermés comme la Tour.

—Probablement, dis-je à Walter, les étrangers ne peuvent pas voir les monuments sans lettre d'introduction.

Et comme nous en avions une pour un Anglais de distinction, nous arrivâmes, tant bien que mal, à l'aide de notre plan, jusqu'à la maison de cet Anglais.

Arrivés à la porte, en levant les yeux, nous aperçûmes une trois ou quatre têtes de jeunes filles derrière le rideau d'une fenêtre. Elles lisaient dans un livre qui ressemblait à une bible.

—Ceci, dis-je à Walter, nous promet une agréable compagnie.

Et, soulevant le marteau de la porte, je frappai un coup, un seul coup, par discrétion.

On nous fit attendre un quart d'heure. C'était peu poli. Mais enfin la porte s'ouvrit.

—Sir *** ? demandai-je au grand laquais poudré qui nous barrait le passage.

—Absent, nous répondit-il ; maison close, personne.

C'était encore moins poli, car c'était faux.

—Diable ! dit Walter.

Nous nous dirigeâmes alors, suivant toujours les notes de notre petite Anglaise, vers les parcs pour voir défiler les équipages. Nous trouvâmes des arbres, mais d'équipages point ! Des arbres sont toujours bons à voir : nous regardâmes les arbres. Après quoi nous rentrâmes dans les rues pour voir si les boutiques s'ouvraient, mais elles ne s'ouvraient pas ; et Walter écrivit dans ses notes : " En Angleterre, il y a des monuments, mais on ne les voit pas : des boutiques, mais on les tient fermées. "

—Rêvons-nous ? disais-je.

—Les rêves ne sont pas si longs ! s'écrie Walter impatienté.

—Bah ! lui dis-je ; on a rêvé pis ; un rêve n'a pas de règle. Le Dante a dit qu'il ne s'était éveillé qu'à trente-trois ans "au milieu de chemin de la vie," jusque-là tout n'ayant été pour lui qu'un songe, et Voltaire raconte qu'il a rêvé le deuxième chant de "La Henriade."

Cependant la soirée s'avançait.

En désespoir de cause, nous nous dirigeâmes sur le théâtre de Drury-Lane.

—Allons au parterre, me dit Walter ; nous y verrons de plus près les mœurs populaires. Et nous nous mîmes bravement à la queue. Il n'y avait encore personne. Walter dit :

—Nous serons bien placés.

Après avoir fait queue pendant une heure ou deux, Walter trouva que c'était un peu long. Personne ne venait. Je montai sur une borne pour voir si je ne découvrais rien.

Sœur Anne, me dit Walter, ne vois-tu rien venir ?

—Rien, lui dis-je.

Et comme il n'y avait pas apparences d'ouverture, Jean écrivit sur ses tablettes : " A Londres, il y a des théâtres, mais on n'y joue pas.

Nous prîmes le parti de retourner à l'hôtel, toujours en lisant notre guide.

Pour m'occuper, je demandais un journal. On m'apporta un journal de la veille ! Il n'y en avait pas d'autre.

—Ecris, dis-je à Walter : " En Angleterre, les journaux ne paraissent que la veille. "

—Retournons à Boulogne, me dit Walter ; nous donnerons des nouvelles de Londres à notre petite voisine de table d'hôte, et nous y retrouverons l'homme sans cervelle qui savait bien ce qu'il faisait en refusant de nous accompagner.

Le bateau à vapeur partait le lendemain à cinq heures du matin : nous refîmes nos paquets, nous prîmes du thé et nous nous couchâmes.

Le matin nous prîmes du thé et nous nous embarquâmes.

Nous arrivâmes à Boulogne et nous reprîmes du thé. Notre jolie Anglaise de l'avant-veille était là : elle prenait du thé comme nous.

—Hé bien, nous dit-elle triomphalement ; que dites-vous de Londres ?

Jean alors lui communique ses notes de voyage.

Sur quoi elle lui dit :

—Quel jour sommes nous ?

Walter n'en savait rien.

—C'est aujourd'hui lundi, dit le garçon qui nous servait.

—Lundi, dit-elle ; lundi !!

—Et elle se mit à rire aux éclats et d'un si bon rire que, Walter et moi, nous ne pûmes nous empêcher d'en faire autant, bien qu'à vrai dire elle parût rire à nos dépens.

—Pourquoi rions-nous ? me dit Walter.

—Je n'en sais rien, lui répondis-je.

—Pourquoi rions nous ? demanda-t-il à la jeune miss, mais elle riait toujours. Quand ce fut fini :

—Vous avez été à Londres un dimanche, dit-elle enfin. Or, à Londres et dans toute l'Angleterre tout chôme le dimanche. Sauf les églises. Vous n'avez pas eu de pain frais, parce qu'on ne cuit pas dans la nuit du dimanche, vous n'avez trouvé personne dans les rues, parce que le dimanche, excepté aux heures des offices, on reste chez soi pour lire la Bible. Le dimanche, les boutiques sont fermées : les monuments publics sont fermés. Le dimanche, il n'y a que les journaux de samedi.

—Mais, demanda Walter, le dimanche, les portes auxquelles on frappe mettent-elles un quart d'heure à s'ouvrir ? et, quand elles sont ouvertes, n'y a-t-il que le dimanche qu'on vous laisse dehors et qu'on vous les referme au nez ?

—Comment aviez vous frappé à cette porte ? reprit elle.

—Pardieu, dit Walter, nous avons frappé comme on frappe, un seul coup, tout juste ce qu'il en fallait pour être entendus, et nous le fûmes.

—Un coup, monsieur, dit la jeune miss, un seul ! On vous aura pris pour des domestiques. En Angleterre, il n'y a que des laquais qui frappent un seul coup ; un honnête gentleman en frappe sept ou huit : et le nombre de coups de marteau est en raison du rang et la "respectabilité" de ceux qui font visite. C'est en semaine qu'il faut voir Londres. Vous n'avez pas vu Londres. Retournez à Londres.

—Non, dit Walter ; si je retournais à Londres, j'ajouterais un chapitre à l'Anatomie de la mélancolie du docteur Burton, votre compatriote.

Et ayant pris ses tablettes, il écrivit : "Tout ce que je viens de dire de Londres est vrai—une fois par semaine : le dimanche. "

ALFRED DE MUSSET.

Page d'album.

Madame, 55 ans, cheveux blancs, regards enjôleurs ou durs à volonté, port majestueux. Assise devant une table, elle a son menton dans ses deux mains, les regarde fixes. Elle attend.... l'inspiration !

Madame. — Elle est gentille cette petite, son album aussi, mais je ne trouve décidément rien à mettre dedans. (Effort énergique. Elle livre encore son cerveau à la même gymnastique fatigante et inutile. Les minutes passent.... rien.... Elle se lève horripilée, arpente la pièce furieusement.... les minutes passent toujours et rien.... rien. Elle se rassied pour faciliter l'inspiration. Une dernière tentative, un cri d'enthousiasme.) Enfin j'ai trouvé !

(Elle sonne, une soubrette paraît.)

Madame. —Attendez, vous porterez cette lettre à son destinataire, au sixième.... chez le peintre et dites que la réponse est pressée.

(Quelques heures après, la bonne annonce l'Artiste très étonné de cette introduction anormale.)

Madame, le regardant. — De la surprise pour cette invité, de l'ennui à cause du dérangement.... oui, je sais.... pardonnez moi, car mes explications seront courtes.

L'Artiste, — Madame !

Madame. —Voilà ce dont il s'agit. J'ai un album qui m'a été confié pour y déposer une pensée morale. Je me sens incapable d'en trouver une..... si vite..... Mon inspiration est un peu courte et je ne sais pas manœuvrer avec la jeunesse. Alors j'ai songé qu'un artiste avait toujours des idées prêtes pour toutes les circonstances de la vie, n'est ce pas ?.... quel dessin ?

L'artiste, ahuri — Mais, madame je suis très pris au dépourvu.... je n'ai aucune spécialité marquée pour album.... je peins de vrais tableaux.... à l'huile. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître et encore moins la jeune personne qui.... que....

Madame, avec la fierté qu'exige une amitié réelle. — Paysage agréable, du charme, tournure....

L'artiste. — Peu m'importe, l'intérêt réside seul dans ses goûts mondains ou autres.

Madame, gracieuse. — Elle aime la danse.

L'artiste. — Très bien, cela me suffit (A part.) Mon été va enfin me rapporter une commande !

(Il s'incline et sort.)

(Le lendemain, l'album sous le bras, il est introduit chez Madame.)

Madame, voix très harmonieuse. — Vous êtes décidément un artiste des plus charmants et des plus ponctuels.... voyons ? (Elle tourne les feuillets et s'arrête stupéfaite devant le dessin largement signé et paraphé.) Comment, pour une jeune fille.... des nourrices !

L'artiste. — Mais, madame, permettez moi de vous dire que vous faites erreur ; mes Bretonnes, dans tous leurs atours, dansent avec grâce, je l'espère du moins, la " dérobée " de leur pays.

Madame, avec conviction. — Comme c'est bien ça ! L'idée est heureuse.... (embarrassée) oui.... cependant.. mais alors il faudra quand même que j'écrive une pensée.

. . !

. . !!

Comment faire ? (Elle regarde avec regret les lettres qui s'étalent au bas de la page.) Si seulement j'y avais songé plus tôt ! (D'un ton changé.) Maintenant, comme les bons comptes font les bons amis, pour que nous le devenions tout à fait, voulez vous que nous abordions le sujet délicat ? Le prix de votre aimable collaboration, par exemple.

L'Artiste énonce modestement des prétentions sérieuses.

—Madame. — ! ! !

L'Artiste, un peu gêné. — La signature est connue.

Madame, à part. — Mon nom aurait fait aussi bien, m'aurait évité de la peine en coûtant moins cher